

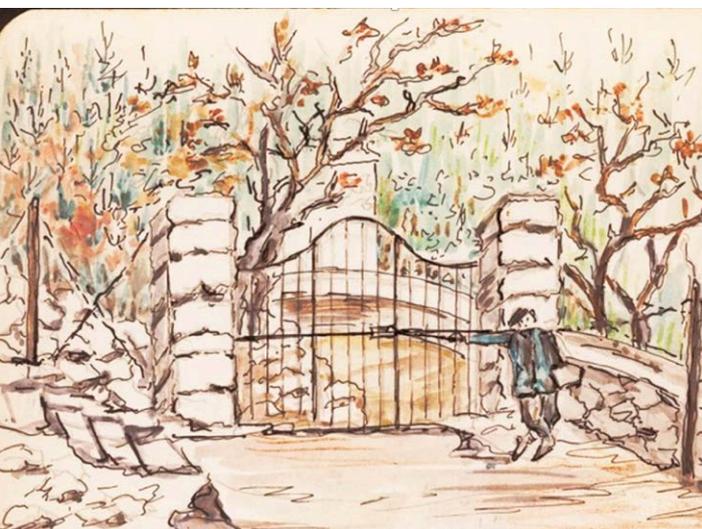
Pour le Souvenir du Camp de Rieucros

N° 35 JANVIER 2023

Il n'y a pas d'avenir sans mémoire. *Élie Wiesel*

Édito

Parce que ses cheveux dépassaient...



Une femme devant le portail du camp.

Aquarelle, Fonds Jimmy Louvatière

... que son voile était mal ajusté, la jeune Mahsa Amini est morte sous les coups, en Iran, en septembre de cette année. En exposant des signes de leur féminité, les Iraniennes défient les pouvoirs, qu'ils soient civils, militaires ou religieux. S'en prendre aux cheveux, symboles à la fois de force et de sexualité est, depuis fort longtemps, la marque d'un rappel à l'ordre.

En France aussi, nous l'avons vécu. « Comprenez qui voudra », écrivit Paul Éluard, au sujet des femmes tondues à la Libération. Nous pouvons lire dans un document d'archives, extrait de *La Lozère libre*, d'octobre 1944, que certains ne se sont pas réjouis de la tonte des femmes à Mende.

Nous continuons d'apprendre ce qui fut vécu au cours des internements à Rieucros. Ainsi, une femme nous donne un récit de ce moment où la commission issue des accords d'armistice, chargée d'organiser des « retours » en Allemagne, a visité le camp, le 6 août 1940. Ce sont aussi des militantes communistes qui ont cherché à lutter contre le découragement, en prodiguant des cours de langues. Et en essayant de comprendre les « raisons » de leur internement.

Libérées du camp de Rieucros, les femmes étrangères n'en ont pas moins été en difficulté, comme nous pouvons le lire dans deux articles du bulletin. Juives, elles étaient à la merci des dénonciations et des rafles. Allemandes, elles avaient à se fondre dans un paysage hostile si elles voulaient survivre avec un enfant.

La transmission de ces mémoires prend diverses formes. C'est, ici, le travail pédagogique réalisé par une enseignante au sujet d'une femme juive, assignée à résidence dans une commune de l'Aude. Nous la suivons, du couple de boulangers, devenus *Justes*, aux visites et aux écrits des élèves.

C'est aussi, en retrouvant une histoire familiale, l'engagement d'un père – poumiste ou anarchiste – dans la guerre d'Espagne qui continue d'irriguer les pensées des générations suivantes : « grâce à ton histoire, parce que tu as combattu, je comprends ce que je suis devenue », pouvons-nous lire dans un article à deux voix. Et en accédant au passé d'une grand-mère, militante jusqu'à en assumer la responsabilité à Rieucros, il devient possible de comprendre le poids de ces années sur les conduites familiales ultérieures.

Le collectif constitué pour ce numéro 35 du bulletin :
Anne-Marie, Bettina, Christiane, Michèle, Odile.

SOMMAIRE

Édito	1
Souvenirs de Rieucros de ma grand-mère Jutta Lubisch	2
S'en prendre aux cheveux des femmes	3
Le témoignage de Peppi Blonder	4
Des collégiens audois sauvent de l'oubli un récit de fraternité.	5
Un livre: <i>Miquel Pedrola, une renaissance</i>	7
Nouvelles de l'association	8

Souvenirs de Rieucros de ma grand-mère Jutta Lubisch

Je me souviens de ma grand-mère comme d'une femme grande et énergique. Depuis quelques années, j'ai pu rassembler des informations sur sa vie et sur son exil, et je comprends mieux pourquoi elle manquait peut-être de légèreté et d'une certaine gaieté. Dans ses rares récits, la détention, la soupe aux orties et la manière dont elle a dû défendre son bébé contre les rats sont restés des images marquantes. Ce n'est que bien des années plus tard qu'une boîte contenant de vieux papiers a redonné vie à ces histoires.

Nous avons alors commencé un nouveau voyage à travers la vie de mes grands-parents. Nous avons interviewé mes parents et essayé de retracer ainsi le parcours des grands-parents en tant que communistes allemands pendant leur exil en France. Voici un bref compte-rendu de la partie du séjour de Jutta au camp de Rieucros.

Jutta est arrivée à Rieucros à la mi-octobre 1939, après avoir été arrêtée (ainsi que son mari) dans la nuit du 30 août 1939 à son domicile parisien. Pendant leur transfert depuis la prison pour femmes de La Petite Roquette, les femmes ne savaient pas où elles allaient. À leur arrivée à Mende, il faisait déjà nuit et elles ont dû se rendre à pied au camp. Elle écrit que les femmes ne portaient que les vêtements d'été avec lesquels elles avaient été arrêtées en août et qu'elles avaient très froid.

Elles avaient été choquées à la vue des logements et l'une d'entre elles avait été giflée par le personnel de garde lorsqu'elle les avait qualifiés d'« étable à vaches ». Des Espagnoles vivaient déjà dans le camp et de nouvelles prisonnières arrivaient presque chaque jour : Polonaises, Tchèques, Italiennes, Hongroises, Bulgares, Russes et, plus tard, de très nombreuses Françaises.

Dans ses souvenirs, Jutta écrit que, dès les premiers jours, elle a commencé à organiser des cours de langue pour ne pas laisser s'installer une ambiance dépressive. Elle parlait très bien le français et pouvait certainement se faire comprendre. Elle a noté qu'il y avait des cours d'allemand, de français, d'anglais, d'espagnol et d'italien, et plus tard

aussi de russe. Elles ont formé également une direction du parti dans le camp et organisé des cercles politiques jusqu'à ce qu'une fouille manque de les faire découvrir.

Malheureusement, Jutta n'a écrit rien sur le ravitaillement ou le déroulement des journées dans le camp. Mais les temps étaient certainement durs, car nous savons qu'à la fin de la

guerre, elle a dû confier son enfant à un foyer pendant un certain temps, car elle était trop malade pour s'en occuper et devait suivre un traitement médical.

Dans les documents de Jutta, nous en avons trouvé un concernant un examen médical à Rieucros. Apparemment, un médecin est donc venu au camp et a examiné les femmes. Mais nous n'avons pas de trace qui permette de savoir si elles ont réellement reçu des traitements médicaux. Pendant un certain temps, les femmes du camp de Rieucros ont été autorisées à recevoir des visites, si bien que mon grand-père a lui aussi rendu visite à ma grand-mère au début de l'année 1941. Nous avons encore trouvé le permis de voyage de mon grand-père pour cette visite.

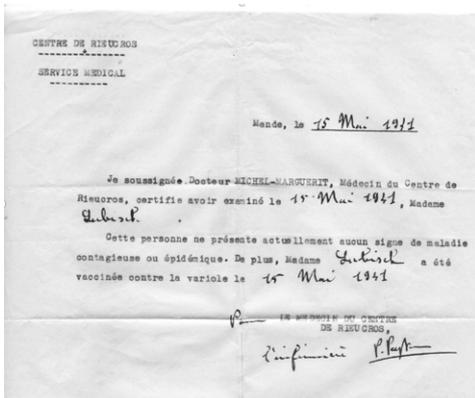
En raison de sa grossesse, Jutta a ensuite été transférée, par l'intermédiaire de camarades communistes, à l'hôtel Bompard à Marseille, qui était une annexe du camp « Les Milles ». Par le biais des archives de la Fondation de ce camp, nous avons obtenu des documents qui mentionnaient ce transfert.

Après l'accouchement, avec l'aide du capitaine du groupe des prestataires, dont mon grand-père faisait partie, Jutta a pu quitter le camp avec le nouveau-né, à condition toutefois d'effectuer un séjour forcé dans les Pyrénées. Il s'agissait d'un hébergement dans des conditions des plus difficiles. Ce qu'elle a vécu ensuite jusqu'à la libération de la France mérite aussi d'être raconté.

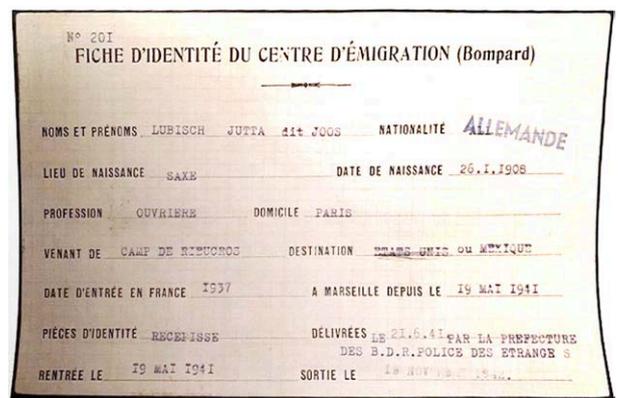
Bettina Joos



Autorisation de visite d'Anton Joos, « fiancé » de Jutta Lubisch.



Certificat d'examen médical à Rieucros de Jutta Lubisch.



Fiche d'identité de Jutta Lubisch établie à Marseille en vue de son émigration.

S'en prendre aux cheveux des femmes

À la Libération, s'en prendre aux cheveux des femmes qui avaient eu des relations intimes avec des occupants allemands, fut une manière de les traiter de « collabos ». Mais pourquoi les tondre ? Certes, dans un temps où la France comptait ses morts et parlait de « d'épuration », la tonte se voulait purificatrice. Elle était aussi la marque d'une domination des hommes sur les femmes et notamment d'un refus de leur accorder une autonomie sexuelle.

À Mende, aussi, des femmes ont été tondues. Ce n'étaient

plus des femmes internées à Rieucros, car celles-ci avaient été transférées à Brens depuis le mois de février 1942 ou bien, selon différentes modalités, avaient quitté le camp. L'article ci-après, dont nous donnons des extraits, montre que certains ne se sont pas réjouis de cette violence faite à des femmes. Non signé, il reflétait peut-être une manière de voir partagée par la rédaction. Il a été publié le 15 octobre 1944, dans *La Lozère libre*, journal de l'Union des gauches.

MD

« Femmes tondues et perruques »

« Le maquis est arrivé d'hier et déjà le peuple réclame justice...

Je suis là, comme tant d'autres devant un demi de bière, histoire d'avoir un siège [...]

Le boulevard de la Poste est noir de monde et la foule s'étale très dense, sur les trottoirs.

Des familles entières se frayent un chemin à travers la cohue. [...]

« On va tondre les femmes ! »

L'attente dure des heures. [...]

Les opérations préliminaires dont on ne nous épargne aucun détail, prennent un temps. Le séjour des prévenues devant l'hôpital, les désignations nouvelles..., l'arrivée des coiffeurs, de tous les coiffeurs, une trousse sous le bras, remplissent ces longues heures d'attente et d'incertitude. On voudrait voir le scénario mieux réglé...

Les malheureuses filles d'Ève paraissent enfin sur le balcon de l'Hôtel de Paris où la fameuse opération doit avoir lieu.

Les huées de la foule les accueillent. Une voisine a reconnu parmi elles une connaissance et m'explique déjà, dans les moindres détails, les relations intimes... Trois coiffeurs, les plus jeunes comme pour mortifier davantage encore ces malheureuses, s'exécutent aussitôt.

La première, mal rassurée, s'assied sur la chaise de torture et le spectacle commence, très populaire.

Quelques privilégiés, sur le bord du trottoir, d'autres hissés un peu partout, sur les tables et les bancs, en jouissent pleinement. Ils trépignent d'aise, s'écrasent littéralement, se triturent les pieds pour être au premier rang.

Nos propos

Femmes tondues et perruques

Le maquis est arrivé d'hier et déjà le peuple réclame justice...

Je suis là, comme tant d'autres, devant un demi de bière, histoire d'avoir un siège et de justifier aux yeux du patron de café ma présence sur sa terrasse.

Le boulevard de la Poste est noir de monde et la foule s'étale très dense, sur les trottoirs.

Des familles entières se frayent un chemin à travers la cohue. Des tout jeunes tirent leur mère par la jupe ou par la main. Il ne s'agit pas d'arriver en retard.

« On va tondre les femmes ! »
L'attente dure des heures. L'arrivée de camions de maquisards, à intervalles réguliers ; l'arrestation, un peu insolite, d'un suspect devant le P.C. n'apportent que de maigres su-

Début de l'article paru dans *La Lozère libre* du 15 octobre 1944.

Les mèches brunes ou blondes s'envolent comme à regret et les têtes apparaissent nues, affreusement nues !

Je n'aurais jamais cru que la chevelure contribuât ainsi au charme de la femme !

Elles apparaissent maintenant, tels de grands garçons manqués, sortis de la brousse.

Les unes, les yeux chargés d'éclairs et de rage impuissante défont la foule et ses quolibets : les autres, telle cette pauvre gamine, pleurent en silence... Il est toujours triste de voir pleurer une femme...

Parmi tous ces badauds, les uns rient aux éclats avec des contorsions d'épileptiques : les

autres hurlent, clament leur mépris. Il y a aussi les écœurés, les gens dignes, car il y a de tout dans une foule.

La foule, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous et chacun réagit selon son tempérament et son éducation, s'il ne se laisse pas trop impressionner par l'atmosphère régnant autour de lui.[...]

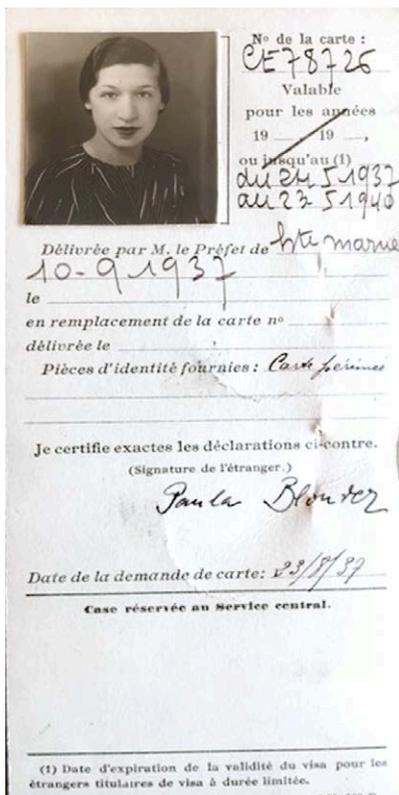
Puis, c'est le triste défilé à travers les boulevards de notre ville toujours au milieu des rires et des injures « C'est bien fait ! créent les gamins, à tue-tête, sur l'air « des lampions ».

Et tous ces gens, qui auraient pu être satisfaits du spectacle unique qu'on vient de leur offrir, devenus soudain exigeants, estiment que l'opération n'a pas assez duré, que d'autres, bien d'autres femmes, auraient dû subir le même sort, écartées délibérément à cause de leur naissance ou de leurs relations.

... Justice distributive ou justice de classe.

La foule est moutonnaire, elle est parfois puérile et cruelle. Et c'est pourtant la même foule qui, le matin même, suivait si dignement les cercueils de ses martyrs. »

Le témoignage de Peppi Blonder



Paula Blonder a été internée à Rieucros le 19 octobre 1939. À Chaumont, elle vivait à proximité d'un échangeur ferroviaire : étant de nationalité polonaise, venant de Berlin, par définition elle était « suspecte » aux yeux de la police. Elle a été libérée le 6 février 1941 mais, parce que née juive, son parcours est rapidement devenu celui d'une femme en danger en France. En mai 1944, assignée à résidence dans une commune de l'Aude, elle a été sauvée des rafles grâce à un couple

Demande de carte d'identité auprès de la préfecture de la Haute-Marne de Paula Blonder en 1937.

de boulangers. Elle en a donné le récit en 1996, auprès de la Fondation Spielberg pour la mémoire de la Shoah.

Nous en avons connaissance grâce au travail pédagogique réalisé par Christiane Chaignon-Trias, enseignante en histoire-géographie, autrice d'un article dans ce numéro du bulletin de Rieucros.

Des extraits de ce témoignage, qu'on pourra lire ci-après, ont été transcrits et traduits (de l'anglais) par Odile Guigon, membre du CA de notre association. Nous bénéficions ainsi d'un éclairage nouveau sur la venue, le 6 août 1940, de la commission issue des accords de l'armistice, chargée de susciter les « retours » en Allemagne. Nous savions que des membres de ladite commission avaient visité le camp. Nous lisons maintenant un effet inattendu de son passage. Bien sûr, les témoignages donnés après-coup sont susceptibles d'imprécisions, ils n'en sont pas moins précieux, car ils nous disent comment le vécu de l'internement s'est incrusté dans la mémoire – celle ici de Peppi Blonder, nom que lui donnaient ses co-détenues.

MD

Entretien avec Paula Tattmar-Blonder

filmé par la Fondation Steven Spielberg le 22 janvier 1996 à Cincinnati, Ohio
United States Holocaust Memorial Museum
Survivors of the Shoah visual history foundation

Traduction du passage de l'entretien dans lequel Paula évoque son arrestation à Chaumont (Haute-Marne), son transfert à Mende et sa détention au camp de Rieucros d'octobre 1939 à février 1941.

[...] Un samedi après-midi, il était 2 heures, deux policiers sont entrés [dans notre magasin de confection], ont dit à tous les clients de quitter les lieux, ont ouvert la caisse enregistreuse, ont sorti tous les papiers qui s'y trouvaient [...].

Oscar a été emmené dans un des véhicules, moi dans l'autre. Où l'emmenaient-ils ? [...] Ils m'ont emmenée au poste de police au cœur de la ville. J'y suis restée trois jours et trois nuits. C'était horrible. [...] On m'apportait de la nourriture que je devais payer, ce n'étaient pas eux qui me nourrissaient.

Enfin, après trois jours et trois nuits les deux policiers m'ont dit : « Nous allons à votre appartement » [...] et vous préparerez une valise avec des vêtements chauds parce que là où nous allons il va faire froid. ». C'était déjà le mois d'octobre. Ils ne disaient toujours rien. Alors j'ai [...] entassé tout ce que je pouvais faire entrer dans la valise [...].

Le trajet en train jusqu'en Lozère a duré seize heures. [...] Quand nous sommes arrivés [à Mende], il y avait un camion qui attendait avec des policiers et nous avons pris un long chemin à flanc de montagne. Lorsque nous nous sommes arrêtés j'ai aperçu des baraquements. Nous avons avancé jusqu'à un endroit où il y avait une maison. Ils m'ont dit de descendre, je suis sortie. Il y avait là deux dames et trois hommes. [...] j'ai dû me trouver une place sur une couchette ils m'ont donné un matelas de paille et une couverture, c'est tout.

Il y avait là une jeune femme qui a demandé : « Comment t'appelles-tu ? » Nous serons voisines de couchette. Elle venait de Paris. En fait nous sommes devenues amies, elle est morte l'année dernière. Nous sommes restées amies tout ce temps, elle vivait à New York. Elle s'appelait Marga¹. [...]

Un jour je suis partie avec mademoiselle Vallot [surveillante-chef]. Nous sommes allées en taxi ou en fourgon jusqu'à la préfecture. Le préfet m'a posé des questions comme : « Quand avez-vous rencontré les soldats allemands ? », « Quand leur avez-vous donné les plans des avions français ? ». Je l'ai regardé comme si je tombais des nues : des avions français ? des soldats allemands ? En octobre 1939 ! J'ai perdu mes parents à cause de Hitler ! Ils seraient encore en vie s'il n'avait pas été là et je ferais une chose pareille ! J'ai compris à sa façon de hocher la tête à plusieurs reprises que

1 Il s'agit de Marga Falkenstein-Simon.

j'étais victime d'une réelle injustice mais ce qui avait été fait ne pouvait pas être défait. [...] Nous étions en prison, le camp était entouré de barbelés, nous ne pouvions aller nulle part. Nous n'avions pas de papiers, pas d'argent, rien. Et je ne savais toujours pas où se trouvait mon mari et je ne l'ai pas su avant d'être libérée. [...]

Et dans le camp il n'y avait pas que des juives, il y avait aussi des non-juives. Elles étaient là pour une raison que nous ne connaissions pas. Il devait y avoir quelque chose pour les non-juives. Des droits-communs, des prostituées, vous n'avez pas idée !

Et en juillet 1940, début juillet, une commission est venue, un groupe de nazis avec des officiers français en uniforme qui visitaient ce fameux camp. Les détenues étaient contentes, maintenant elles allaient pouvoir sortir, et être libres, elles ont commencé à se plaindre... [...]. Je ne suis pas allée à l'assemblée générale. Je travaillais à la cuisine à ce moment-là. [...] Un peu plus tard ces deux nazis [...] et deux officiers français sont descendus à la cuisine, ont fait le tour et apparemment ils ont été contents de ce qu'ils voyaient parce que c'était très propre. Nous tenions les lieux très propres. Avant nous les réfugiées espagnoles de la révolution en Espagne en 37 avaient été détenues un certain temps dans ce camp, ils avaient vidé le camp mais ils avaient gardé quelques Espagnoles à la cuisine et la nourriture

était infâme, c'était sale, nous nous étions donc révoltées et nous avons chargé certaines d'entre nous de nettoyer. Ils sont donc venus et ils ont commencé à nous dire « Nous avons des réclamations à propos des rations de pain. ». J'ai dit « Mais comment est-ce possible ? ». « Eh bien vous donnez de grosses portions à certains et à d'autres que probablement vous n'aimez pas, vous donnez des portions plus petites. » J'ai dit que ce n'était pas vrai. « On nous apporte de grosses miches de pain et je dois les découper en huit morceaux identiques. » « Comment faites-vous ? » [...] J'ai alors ouvert un petit placard dans lequel il y avait une balance de ménage, j'avais adressé une demande à la préfecture pour que l'on nous fournisse une balance et grâce à elle je pouvais diviser le pain en huit portions identiques : un peu trop ici ? je coupe, un peu moins là ? j'ajoute. Ils ont hoché la tête et derrière eux les deux Français ont esquissé un sourire. [...] Bon, après cela ils sont partis avec un grand « Heil Hitler ! », j'ai dit « Au revoir » et les Français m'ont souri « Au-revoir ». [...]

J'ai été libérée par les gens de Vichy ! C'était du jamais vu ! Les gens de Laval ! Et j'ai été autorisée à me rendre à Talairan pour rejoindre mon mari. [...]

Traduit de l'anglais par Odile Guigon

Des collégiens audois sauvent de l'oubli un récit de fraternité

Tout débute en 2008 à Lézignan-Corbières, dans l'Aude, quand, à la fin de mon cours d'histoire, une collégienne me confie un livret ronéotypé à l'encre violette pâlie: il contient le récit du sauvetage de deux réfugiés allemands de confession juive, Paula et Martin Tattmar, pendant la Seconde Guerre mondiale, à Lagrasse, à vingt minutes du collège.

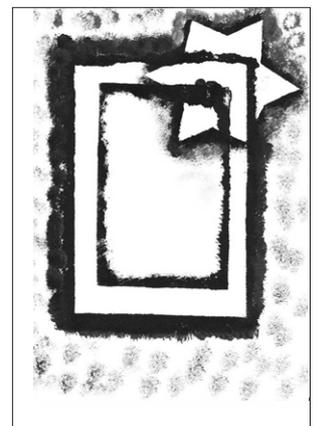


Agnès et Lucien Bertrand, en 1953, devant leur boulangerie à Lagrasse, lieu du sauvetage. DR

Il est accompagné, notamment, de photographies et articles de presse qui témoignent de l'obtention en 1968 du titre de *Justes parmi les nations* par Agnès et Lucien Bertrand, boulangers à Lagrasse, et protecteurs du couple

juif au printemps 1944. Je trouve également une lettre de remerciements de Steven Spielberg à Paula en 1996 pour le témoignage livré à l'une des équipes de sa Fondation *Survivors of the Shoah*, qui a filmé plus de cinquante mille témoignages de survivants du génocide, tous conservés à l'université de Los Angeles.

La lecture du sauvetage est bouleversante : caché dans une pièce au-dessus du four du boulanger, obligé d'arroser régulièrement le plancher qui monte en température, obturant jour et nuit la fenêtre d'une couverture épaisse, le couple traqué trouve néanmoins en ce lieu un havre de paix auprès des Bertrand et de leurs trois fillettes. Soixante-quatre ans plus tard, la benjamine, Suzanne, me transmet ce récit avec le souhait que le geste de ses parents soit à nouveau (re)connu. L'année suivante, en 2009, lors d'un voyage d'étude au camp d'extermination d'Auschwitz je découvre la photographie des Bertrand et de leurs trois fillettes. Convaincue que cet écrit ne doit pas rester dans l'oubli, j'élabore alors, pour l'année scolaire 2010-2011, avec mes collègues de lettres, d'arts plastiques et d'anglais, un projet pluridisciplinaire.



Le refuge menacé. Dessin au pochoir réalisé par Melissa Carvalho, élève en 3^e, 2011. DR



Agnès et Lucien Bertrand, avec leurs trois fillettes (de gauche à droite Ginette, Suzanne et Jeannine). Photographie prise à Lagrasse, fin des années 1930, exposée au pavillon français du camp d'Auschwitz, Pologne ainsi que dans la crypte du Panthéon, Paris. Original conservé aux archives de Yad Vashem, Jérusalem, Israël.

Le but premier étant de publier à nouveau le récit du sauvetage, il est retranscrit par les élèves en traitement de texte. Puis nous étudions le témoignage que Paula a donné à l'équipe de Steven Spielberg en 1996 et dont nous avons obtenu une copie. Nous publions un premier livre, *Le récit de Paula Tattmar, sauvée de la Shoah par un couple de Justes de l'Aude*. Nous découvrons alors que Paula a pour nom de jeune fille Neiger et qu'elle vient de Berlin. Mariée en 1932 à l'âge de 19 ans à Oskar Blonder, un footballeur professionnel de l'équipe juive de Berlin, elle fuit avec lui en France dès mai 1933 après une perquisition musclée de leur appartement par les nazis. Installé à Chaumont, en Haute-Marne, le couple Blonder obtient le

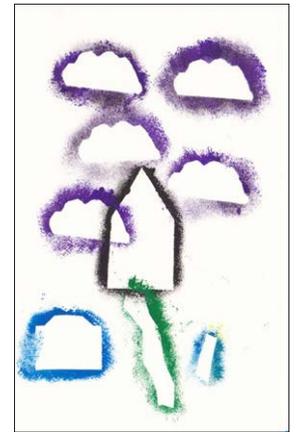
statut de « réfugié du régime hitlérien ». Mais en octobre 1939, considérés comme des ressortissants d'un État ennemi, les Blonder sont internés. Paula passe seize mois dans le camp de Rieucros en Lozère, avant d'être libérée le 6 février 1941 et d'être assignée à résidence à Talairan, dans les Corbières audoises, où elle retrouve son mari. Ils obtiennent d'être transférés à Lagrasse, seul village des environs doté d'une bibliothèque. Alors qu'Oskar Blonder part se cacher pour éviter d'être enrôlé comme travailleur forcé et s'éloigne définitivement de son épouse, Paula rencontre Martin Tattmar, lui-même membre du Groupe de travailleurs étrangers de Lagrasse mais bientôt transféré au camp de Bram et affecté à la mine de Salsigne. Pressentant la déportation imminente de Martin, Paula l'encourage à s'évader en octobre 1943 et à la rejoindre à Lagrasse où elle le cache jusqu'au soir de mai 1944 où ils se rendent tous deux déguisés en vieilles femmes jusqu'à



Martin Tattmar, le second mari de Paula, membre du GTE de Lagrasse, 1941. Photo tirée du témoignage filmé par l'équipe Spielberg en 1996.

la boulangerie des Bertrand qui leur offrent un asile. Nous découvrons aussi que la sœur cadette de Paula, Fanny Neiger, est internée au camp de Septfonds, dans le Tarn-et-Garonne, et qu'elle est déportée et assassinée à Auschwitz en 1942. Après la guerre, Paula épouse Martin Tattmar et part vivre avec lui aux États-Unis en 1953, gardant un lien indéfectible avec les Bertrand et leurs trois filles.

Une fois le récit tapé à l'ordinateur et illustré de dessins au pochoir en cours d'arts plastiques les élèves entreprennent en cours d'anglais de traduire le passage qui concerne le sauvetage à Lagrasse afin d'incruster les sous-titres sur la vidéo tournée par l'équipe de Spielberg. Puis ils découvrent, à l'occasion d'un voyage de mémoire, des lieux de sauvetage mais aussi d'arrestation, notamment la maison d'Izieu, devenue le *Mémorial des enfants juifs exterminés*. À Paris, au *Mémorial de la Shoah*, ils lisent le nom de Fanny Neiger sur le mur consacré aux dizaines de milliers de personnes juives déportées de France. Ils y rencontrent également un rescapé du camp d'Auschwitz et des marches de la mort qui leur explique comment il doit la vie à des Allemands internés poli-



L'espoir retrouvé. Dessin au pochoir réalisé par Léah Baills, élève en 3^{ème}, 2011. DR



Plaque commémorative inaugurée en juin 2011 sur le mur de l'ancienne boulangerie, Lagrasse. DR

tiques à Dachau qui le cachent sous leur baraquement. Ainsi, cet autre récit de sauvetage permet aux élèves de faire la nécessaire distinction entre Allemands et nazis et d'enrichir leur réflexion. À leur retour, les élèves, qui avec l'aide de leur professeur de lettres, ont écrit chacun une nouvelle historique de sauvetage, les rassemblent dans un second livre, *Cachés et sauvés*. Enfin, de concert avec les écoliers de Lagrasse, ils rédigent le texte de la plaque commémorative, inaugurée en juin 2011 sur l'ancienne boulangerie : ils ont tenu à ce que le nom des Justes mais aussi le nom des Juifs cachés soient inscrits,

afin de restituer les identités des victimes trop souvent désignées de façon impersonnelle.

Ainsi en publiant ce récit dont l'encre s'estompait et en restituant une histoire de sauvetage qui avait été oubliée, les élèves obtiennent le Prix national *Charles et Annie Corrin* 2011 et deviennent à leur tour les sauveurs d'une histoire de fraternité, conscients de la nécessité de la transmettre pour que la mémoire de cet élan de générosité et d'humanité perdure de génération en génération, quels que soient les discours et le contexte historique, car avant tout nos élèves sont de futurs citoyens.

Christiane Chaignon-Trias



Écoliers de Lagrasse, collégiens et professeurs de Lézignan, descendants des Justes devant la plaque commémorative du sauvetage inaugurée en juin 2011. DR

Un livre récent qui parle de deux êtres qui n'ont pas eu la chance de se connaître mais pas seulement

C'est une histoire dans l'Histoire de la guerre civile espagnole et de l'exil.

Miquel Pedrola, une renaissance, de Amada Pedrola-Rousseaud (Les Éditions Libertaires, 2021)

Amada Pedrola-Rousseaud s'adresse ici à son père dont elle nous fait partager l'histoire de façon très personnelle et intimiste. Elle ne l'a pas connu: Miquel Pedrola s'est engagé très jeune au POUM (parti ouvrier d'unification marxiste) en lutte contre le coup d'État franquiste. Il est mort au combat en septembre 1936. J'ai eu le plaisir de rencontrer Amada lors de son passage à Mende, il y a quelques années, elle venait d'apprendre qu'une rue de la Barceloneta (un quartier de Barcelone) portait le nom de son père. C'était un grand chamboulement dans sa vie.

Amada reconstitue une histoire complexe dans un livre poignant, riche historiquement. Elle nous entraîne tout d'abord dans la Barceloneta, où ma mère nous emmenait ma sœur, mes frères et moi, pour voir notre famille – celle de mon père Candido Artès. Il y est né en 1915, peut-être a-t-il croisé le père d'Amada? L'un anarcho-syndicaliste (CNT, Confédération générale des travailleurs), l'autre poumiste, ils ont tous deux grandi dans ce quartier avant-gardiste où la vie s'est organisée avec la proximité de la mer, la pêche, le commerce et où le XIX^e siècle a vu l'éclosion d'associations dynamiques, qui ont laissé une marque indélébile, et lui ont donné sa singularité, son identité.

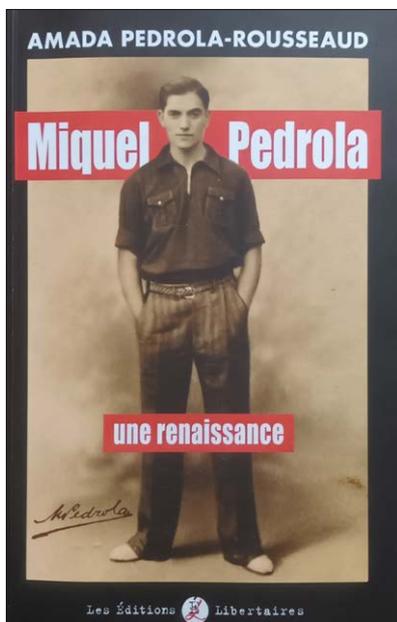
Amada parle à son père des idéaux qui se croisent entre révolution sociale et république démocratique, de la suite de la guerre en Espagne et du départ de la famille vers l'exil – selon le lieu de passage, l'accueil fut différent, certains ont atterri dans des camps séparés de leur famille, d'autres ont connu des situations plus humaines.

Elle lui parle de la Seconde Guerre mondiale et des difficultés à vivre en tant que réfugiée à cette période, elle lui parle de l'aide internationale des Quakers, de l'intégration progressive, difficile, même sous la protection de ses grands-parents. Elle se confie, lui chuchote presque, « très souvent, j'ai senti que mon existence était une erreur de la vie, que j'étais de trop, qu'il n'y avait pas de place pour moi..., j'ai voulu te raconter tout cela papa pour que, à ton tour, maintenant que je t'ai découvert, tu me découvres. »

Elle parle de sa démarche pour reconstituer le puzzle de sa vie, de l'aide qu'elle a reçue à Barcelone, de l'incroyable générosité de certains.

Merci Amada, fille de Miquel Pedrola, tu as apporté « une pierre de plus à l'édifice de la mémoire historique concernant la guerre d'Espagne et les exilés républicains, à quoi travaillent sans relâche aujourd'hui tant d'Espagnols... » Non, Franco n'a pas gagné, l'amnésie était provisoire. J'ai lu ce livre du début à la fin, avec une grande émotion.

Anne-Marie Artès-Savajol



Nouvelles de l'association

■ Le 16 juillet, après notre assemblée générale, accueillie par l'association « Dans mon jardin j'ai rencontré », nous nous sommes réunis à la stèle de Rieucros. En présence des familles de femmes qui furent internées à Rieucros, nous avons commémoré la rafle du Vél d'Hiv, et évoqué la déportation en janvier 1944, des personnes juives françaises vivant en Lozère. Nous nous sommes souvenus de la présence, dans leur convoi, d'une autre femme internée, Liselotte Gottschalk.

■ 10 septembre 2022, Tour cycliste féminin international d'Ardèche (TCFIA), Florac et Mont-Lozère.

C'est la 2^e fois que nous nous associons à ce tour cycliste qui défend les droits des femmes, en mémoire aux internées au camp de Rieucros. Trois membres de l'association ont tenu un stand exposant : des photos, des livres, des flyers. À la demande d'un public sportif curieux, nous avons rendu compte de l'histoire du camp.



Le stand à l'arrivée de la course cycliste au Mont-Lozère.
Photo TCFIA.

■ Le 24 septembre 2022, trois membres de l'association se sont rendus à Limoges pour participer au colloque : « Littérature et réalités des camps et de l'exil espagnol » et ont reçu un très bon accueil de l'Ateneo republicano du Limousin et de sa présidente Amada Pedrola-Rousseaud.

■ 26 septembre 2022 puis 5 décembre, réunions du collectif en charge de l'aménagement du camp de Rieucros (membres de l'association, archivistes, responsable du patrimoine, architecte). Le travail avance peu à peu. Des discussions ont lieu avec la mairie sur la situation et la délimitation du mémorial, le nouvel emplacement de la stèle... et les places de parking. Des plaquettes posées au sol porteront les noms des interné-e-s. Quatre panneaux recto verso présentant le camp, les interné-e-s, la vie quotidienne, etc. sont en cours de rédaction.

■ Le 29 septembre, à l'invitation des archives départementales de la Lozère, Michèle Descolonges a donné une conférence sur le thème « Quand une sociologue est saisie du goût de l'archive ». Elle a présenté les archives comme une « matière vivante », féconde en termes de recherche. Elle a raconté son plaisir à re-



Photo Gilles Martin. AD.

trouver des paroles des personnes et des traces d'un désir d'altérité, toujours vivace.

■ Le 22 novembre 2022, Rencontre des musées et lieux de la mémoire d'Occitanie, au Musée départemental de la Résistance, à Toulouse. Réflexion en trois sessions thématiques, constitution d'un réseau. La 1^{re} session concernait la spécificité des musées. L'association était présente à la 2^e session qui s'interrogeait : Comment faire vivre les histoires de ces lieux en lien avec le territoire ? Quelles activités hors les murs ? Quel tourisme de mémoire ? Quelles activités pédagogiques pour les publics scolaires ? Le camp de Rieucros est désormais mieux identifié, grâce aux échanges d'idées, des liens se créent. La 3^e session aura lieu début 2023, sur le thème de la transmission de la mémoire alors que les témoins ont disparu. Nous y serons présents.

■ L'association Chileo-voyage a organisé quatre randonnées avec visite guidée du site du camp de Rieucros par Robert Sarrut. Deux randonneurs du Puy-de-Dôme ont ainsi adhéré à notre association.



Photo Chileo-voyage.

■ Le site de l'association continue de jouer son office. Nos correspondants nous rappellent les déraisons administratives, politiques et policières qui ont envoyé des femmes à Rieucros. Depuis l'été, deux personnes ont demandé des informations au sujet de leurs grand-mères. L'une et l'autre étaient des ouvrières françaises, internées à Rieucros parce que communistes. Un autre correspondant nous a adressé un long poème, écrit en hommage à Maria Picasso, internée le 23 octobre 1939. Il ne nous sera pas possible de le transmettre à sa famille, car Maria a été remise aux autorités espagnoles depuis le camp de Brens où elle avait été transférée. Une quatrième personne s'est enquis d'une femme, qui se serait prostituée. Internée à Rieucros le 20 décembre 1939, juive hongroise, en dépit des rafles, elle vivait encore en 1979.

Guerre en Europe et ailleurs, circulaire concernant les étrangers en France : plus que jamais, nous souhaitons à tous et toutes de rester éveillés en 2023 !